

examen plus approfondi de cette dimension aurait donné plus d'ampleur au propos de l'auteur.

Il en va de même pour la dimension socio-anthropologique, dimension qui intéresse plus particulièrement les lecteurs d'*Anthropologica*. L'auteur mentionne bien qu'il existait entre les communautés des inégalités devant la maladie. Mais, à part évoquer un lien entre la pauvreté et la santé, Gaumer n'en dit guère plus sur les causes de ces inégalités. On aurait aussi aimé en savoir davantage sur les raisons pour lesquelles certaines maladies frappaient davantage une communauté qu'une autre, sur l'attitude des gens face à la vaccination, laquelle variait d'une communauté à l'autre, sur l'amélioration de la situation socio-économique du pays, censée avoir fait reculer la tuberculose, sur les rivalités intercommunautaires, ainsi que sur les usages alimentaires des populations et leurs particularités eu égard à la santé publique.

En conclusion de l'ouvrage, Gaumer écrit que

Les solutions proposées, pour surmonter les nombreuses crises sanitaires qui se succèdent, apparaissent comme issues d'une connaissance approfondie de la société tunisienne et prenant en considération sa grande spécificité par rapport à la métropole mais aussi par rapport à l'Algérie, toute proche, ou même au Maroc, bénéficiant d'un régime de Protectorat. Est-ce le contrecoup de ce régime politique, plus respectueux de la personnalité tunisienne ? [p. 257]

Or, la « spécificité » ou la « personnalité tunisienne », et la façon dont le régime politique fut plus « respectueux » de cette dernière ou en eut une « connaissance approfondie » sont des thèmes qui, quoique susceptibles d'intéresser l'anthropologue, ne sont pas abordés dans les chapitres précédents—autre exemple d'affirmation non appuyée par un argumentaire.

À la décharge de l'auteur, il n'était pas dans son projet d'écrire un livre d'anthropologie. Il s'agit avant tout d'un livre d'histoire, lequel, malgré ses lacunes, offre de nombreuses informations et pistes de recherche pour qui s'intéresse à l'histoire de la Tunisie en général, et à son organisation sanitaire en particulier.

Notons enfin—et la faute incombe davantage à l'éditeur qu'à l'auteur—que l'ouvrage comporte plusieurs erreurs typographiques et fautes d'orthographe.

Thierry Pillon et François Vatin, *Traité de sociologie du travail*, Toulouse : OCTARES Éditions, Seconde Édition actualisée, 2007, 496 pages.

Recenseur : *Vincent Mirza*
McGill University

Thierry Pillon et François Vatin s'interrogent, dans la deuxième édition de ce livre, sur ce que la sociologie peut dire du travail aujourd'hui¹. Afin de répondre à cette question, les

auteurs ont choisi d'adopter une double posture. D'abord, ils se sont fixé pour objectif de faire une synthèse sur la question du travail qui se démarque de la simple revue de littérature en incorporant plusieurs éléments critiques. Autrement dit, les deux auteurs ont choisi d'approcher la notion de travail à partir de leur champ, la sociologie, mais en construisant un dialogue avec d'autres disciplines. Ensuite, ils inscrivent de façon explicite leurs travaux dans la tradition française de la sociologie du travail. Cette position est non seulement intéressante, mais elle est aussi utile puisqu'elle a l'avantage de représenter une sociologie du travail influencée par un cadre national de production, tout en insistant sur l'importance de la mise en relation avec d'autres « traditions » disciplinaires afin de cerner un objet global. Ainsi, même si ils parlent d'un point de vue hexagonal en assumant un cadre de référence français, les auteurs soulignent l'importance d'une approche qui met en relation la sociologie, le travail et la mondialisation. Précisons aussi que ce livre a été conçu pour offrir plusieurs niveaux de lecture. Ainsi, il est possible d'employer cet ouvrage pour consulter des références sur un thème, ou bien on peut approfondir un sujet à partir des différentes options proposées. En effet, l'ouvrage est divisé en trois grandes sections : le travail et les sciences, le travail et la technique, le travail et la socialisation. Ces sections sont elles-mêmes subdivisées en 12 chapitres et 36 sous-chapitres. Ces derniers peuvent être lus comme des articles. Cette division est bien pensée et l'on peut facilement consulter l'ouvrage. Néanmoins, ce sont aussi les qualités didactiques de ce livre qui rendent la tâche d'en faire un compte rendu un peu difficile. Je me concentrerai donc sur quelques dimensions de l'ouvrage et moins sur les particularités du contenu.

À cet effet, on peut distinguer plusieurs éléments dans l'orientation qui a été donnée à ce livre. En fait, pour les auteurs, « la sociologie doit rendre compte des différentes constructions comme expressions intellectualisées de l'idée ordinaire de travail ». C'est donc à partir de ce postulat que les auteurs ont orienté leurs travaux, en mettant d'abord l'accent sur une approche historique des différentes problématiques reliées au travail. Si l'histoire, en particulier à partir du XIX^e siècle, tient une place importante dans ce livre, il faut aussi ajouter à cette approche une conception dynamique et synchronique de la définition du travail. En effet, les auteurs présentent la notion de travail comme étant au « cœur de la dynamique sociale », en insistant sur deux dimensions clés : premièrement, le travail est un « acte technique », deuxièmement c'est un « acte social ». À ce titre, les auteurs soulignent qu'il est important de réintroduire dans l'analyse la *technè* qui a souvent été écartée au profit de la dimension sociale du travail.

Dans une première partie, à travers leur analyse des différentes dimensions du travail et des façons de le conceptualiser, les auteurs insistent sur le rapport entre les sciences et le travail. Après avoir consacré une section à la genèse de la notion de travail, ils problématisent les relations du travail et des sciences à travers trois prismes : le travail et les sciences

de la nature, le travail et l'économie politique et, enfin, le travail et les sciences humaines. Ici, il s'agit de rendre compte de la production des différentes représentations de la notion de travail et du développement de la sociologie du travail. La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée au rapport entre le travail et la technique. Là encore, les auteurs n'ont pas fait l'économie d'une approche en profondeur et ils débutent leur synthèse avec l'hominisation et la technique pour finir avec l'automatisation et la dématérialisation du travail. On y retrouve tous les thèmes clés qui entourent les débats sur la technique et le travail. Par exemple, les auteurs proposent une vision très intéressante de la révolution industrielle en refaisant l'historique de l'expression même de « révolution industrielle ». C'est d'ailleurs ce souci de définition qui est une des qualités de l'ouvrage. Enfin, dans la troisième section, l'accent est mis sur le travail comme un acte social. Ici, les auteurs nous présentent l'évolution des débats qui se sont construits autour de la division du travail, des métiers et professions, des mouvements sociaux et de l'emploi et du chômage. Encore une fois, plusieurs sujets sont abordés (par exemple un très bon historique de la classe ouvrière ou encore une belle critique de la « flexibilisation » du travail) et on retrouve des thèmes chers à la sociologie du travail : le métier, la professionnalisation, les qualifications, etc.

Pour terminer, on peut dire que l'ouvrage est à la fois une revue de la littérature et une revue critique des questions entourant le travail. En effet, les auteurs présentent un tableau très complet de la sociologie du travail, notamment en s'attardant sur des questions dont plusieurs ouvrages font souvent l'économie. C'est aussi un outil précieux en termes de référence pour les chercheurs. À ce titre, il faut mentionner la bibliographie remarquable de plus de mille trois cents références françaises en majorité. Enfin, c'est aussi un excellent outil didactique. C'est donc un ouvrage que l'on peut facilement utiliser en classe et son caractère fonctionnel le rend facilement utilisable et abordable aussi bien pour les étudiants que pour les enseignants. Finalement, on peut dire que les débats contemporains sont bien représentés dans l'ouvrage. Toutefois, on aurait souhaité une conclusion sur l'avenir de la sociologie du travail et sur les futurs enjeux qui entourent la notion de travail elle-même, ce qui aurait complété avantageusement l'ouvrage. Ceci, bien entendu, à la lumière du travail considérable qui a été entrepris, ne peut pas vraiment être conçu comme une critique, mais plutôt comme un souhait de voir ces deux auteurs reprendre la plume pour nous parler de l'avenir.

Note

- 1 La première édition est parue en 2003 chez Octares Éditions.

Caroline Désy, Véronique Fauvelle, Viviana Fridman, Pascale Maltais (dirs.), *Une œuvre indisciplinaire. Mémoire, texte, identité chez Régine Robin*. Québec: Presses de l'Université de Laval, 2007, 306 pages.

Recenseuse : *Michèle Baussant*
CNRS, LESC, Paris

Ce recueil d'articles autour de l'œuvre de Régine Robin, faisant suite au colloque organisé à Montréal par ses étudiantes et anciennes étudiantes à l'automne 2004, entend faire émerger la figure de cette intellectuelle aux multiples facettes à partir de réflexions sur ses travaux et ses affiliations, tant conceptuelles que personnelles. Plus qu'une analyse, les diverses contributions constituent à la fois une évocation aux accents littéraires des thématiques et des choix d'écriture de Régine Robin et un hommage rendu par des étudiant(e)s, des collègues qui l'ont accompagnée très concrètement dans certaines de ses recherches et expérimentations théoriques, et des intellectuels qui se reconnaissent une parenté conceptuelle avec elle.

À son image, l'hommage qui lui est rendu est riche, complexe, propose des avancées, oblige à des retours, à des mises en perspectives, pose de nombreuses questions, foisonne d'analyses très diverses et personnelles et emprunte de multiples directions : la ville, les langues, la mémoire, la guerre, l'écriture de l'histoire, les sciences humaines et, toujours centrale, la notion d'expérience.

La diversité des auteurs de ce recueil est un premier indice de l'aspect polymorphe de l'œuvre de Régine Robin : intellectuels et chercheurs français, canadiens, anglophones ou québécois, américains, argentins ou allemands, ils l'ont rencontrée sur son parcours aux ancrages multiples, entre l'Amérique et le vieux continent ; qu'ils soient spécialistes de littérature, de sciences politiques, linguistes, sociologues, historiens ou psychanalystes, tous considèrent que leur travail entre, au moins en partie, en écho avec celui de Régine Robin.

Le néologisme indisciplinaire du titre du livre condense bien l'esprit de l'œuvre de Régine Robin tel qu'il est présenté. Il évoque l'interdisciplinarité qu'elle a toujours revendiquée et mobilisée de manière féconde : commençant son parcours intellectuel avec une application pionnière des méthodes de l'Analyse du Discours (AD) naissante en France à l'historiographie lorsqu'elle travaillait à Nanterre, elle n'a eu de cesse, à Paris puis à Montréal où elle exerce aujourd'hui, d'élaborer un style mêlant des motifs sociologiques, historiques, autobiographiques, littéraires et philosophiques—ses références sont, entre autres, Benjamin, Foucault, Freud, de Certeau, Rancière—dans des écrits penchant soit du côté des sciences sociales, soit du côté du roman. Naturellement, cette interdisciplinarité a pour corollaire l'indiscipline, fondée sur la transgression des frontières, le refus de s'enfermer dans des modes compartimentés de décryptage et d'écriture du réel, ainsi que sur l'engagement politique de gauche qui a servi de moteur à sa curiosité intellectuelle et à son désir de réfléchir à plusieurs.